

Lyotard (Jean-François)

Publié :

« La pensée dans la voix » [Jean-François Lyotard] *Spirale* 167, juillet-août 1999, p. 25.

La pensée dans la voix

Michaël La Chance

Un matin de 1962, Hermann Hesse n'est pas descendu déjeuner. Il a fallu attendre la venue du médecin de Montagnola, qui avait la clef, pour entrer dans sa chambre. Alors on a découvert Hesse allongé sur son lit, les Confessions d'Augustin entre les mains, mort. Une fois de plus, Augustin s'est révélé le confesseur des écrivains. En 1996, Jean-François Lyotard (10 août 1924 - 21 avril 1998) a 72 ans, il termine la lecture de La vie de Rancé : Chateaubriand à écrit son œuvre ultime sous la direction de son confesseur. Lyotard, qui se relève difficilement d'une leucémie, entreprend un ouvrage sur Les Confessions. Le titre sera La Confession, au singulier. Dans un dernier souffle, il aura trouvé la sienne ? Il aura fait d'Augustin son confesseur ? En fait c'est dès 1992, alors qu'il travaille à ses Moralités postmodernes, que Lyotard consigne par écrits ses premiers commentaires sur Augustin. C'est d'emblée une interrogation : que peut ouvrir l'appel d'une voix, que fait comparaître la voix ? Si c'est une Présence alors il lui faut un lieu. Ce lieu peut être déployé par un conciliabule intime et méditatif : lieu intérieur.

C'est l'espace ouvert dans la voix quand une autre voix vient s'y faire entendre : phrase ventriloque du Dieu incorporé. Il lui faut l'insistance du psaume, il lui faut sentir la vibration soutenue de la mélodie pour enfin reconnaître l'œuvre comme loi à laquelle se soumettre. Après 50 ans de travail intellectuel, il est plus que jamais sensible à ce que Barthes appelait le museau humain, il veut se mettre à l'épreuve de la voix, car la pensée est dans la voix : « je suis fâché avec les philosophes et leur bêtise. Ils croient si souvent que la pensée peut se passer du langage ! Un roman d'Henry James m'en apprend beaucoup plus¹ ». C'est pourquoi Les Confessions sont un grand moment de la pensée : dans la méditation d'Augustin, la pensée semble poursuivre son propre destin d'autant que la voix se met à l'épreuve du silence.

Le fléau de l'adresse : toi

D'aucuns auront été surpris d'un parcours si contrasté, quand Lyotard serait passé de la vocation marxiste la plus fervente à une vocation spirituelle très pure : « ad te, de te, propter te » dit Augustin. Il pouvait le dire du peuple, il pouvait le dire de Dieu : à toi, de toi, par toi. Lyotard, dès ses premiers engagements, aura maintenu une élégance discrète que n'entamera pas sa gloire de pape de la postmodernité. Après avoir été de tous les débats il veut entendre la part de l'appel dans la pensée. Ce qui nous a conduit vers elle, ce qui la tire vers le silence. En 1992, Lyotard entame une réflexion sur le « lieu » de l'œuvre, quand celle-ci cherche un langage pour dire le caractère absolu du présent, pour retrouver — dans un

présent immanent à la conscience interne — l'ombilic du temps. En 1996 cette réflexion s'élargit, il la développe dans une conférence de mai 1997 à Dunkerque². Pourquoi Dunkerque ? C'était à l'occasion d'un colloque organisé par le Collège International de Philosophie avec lequel Lyotard a cheminé jusqu'à la fin. Quelque mois plus tard, à l'occasion d'un autre colloque du Collège (Paris, octobre 1997), Lyotard présente une 2e lecture d'Augustin. Cette dernière est plus achevée, elle annonce l'ouvrage dont elle sera la première partie. Le ton est trouvé, il ne restait qu'à réécrire la communication de Dunkerque pour donner l'ouvrage l'unité d'une même adresse : le « toi ». Mais le livre sera rompu, la publication sera posthume.

C'est en tant que philosophe que Lyotard aborde la spiritualité : que ce soit chez Barnett Newman ou Augustin, on y voit le discours argumentatif croiser et recroiser le discours méditatif de la transformation de soi — pour finalement revenir sur lui-même. La narration (recit de la confession mais aussi puissance rhétorique) semble trouver son au-delà dans l'invocation, ou inversement : l'un reconduit l'autre et le soutien. Lyotard est postmoderne, il reconnaît dans la discontinuité de ce récit une dissonance à laquelle on ne peut échapper. C'est la Question que ne parviennent pas à épuiser les arguments, quand on ne peut y répondre que par d'autres questions. Les discours s'enchevêtrent parce que d'emblée ils sont brisés. Alors comment croire, en une page d'écriture, faire le bilan d'une vie ? On ne peut rassembler sa vie en une vue de

l'esprit, sinon dans l'amplitude d'un récit. Et pourtant c'est dans l'œuvre que nous approchons du plus près l'idée de la comparution : la lumière qui comparaît dans la lumière, « Dieu qui ne se voit qu'en Dieu ».

La peau du ciel

La communication de Dunkerque s'intitule «La peau du ciel » : mise à plat de tout espace au-delà. Il n'y a pas de Ciel au delà du ciel, mais une peau céleste qui se répand à travers nous. Cette peau c'est le voile d'une disparition du Dieu, c'est aussi le firmament dans lequel le divin devient lisible, c'est le monde devenu un livre. On ne peut crever cette peau pour accéder à un autre règne, quand une fêlure de la nuit saura nous illuminer. La louange qui s'élève, la confession qui se détache du monde, — cela ne provoque pas tant une conversion qu'une substitution d'une vie pour une autre, d'une version aveugle pour une version éblouie. Lyotard veut penser l'effusion mystique comme transfusion : transitivité de l'être fini. La confession fait « lire un peu de la parole divine dans l'écriture du bios », — en cela elle est une conversion qui s'opère dans le passé de chacun. Car se convertir à Dieu c'est se souvenir, c'est une expérience de sa durée intérieure. Lyotard retrouve ici la lecture que Husserl fera du Livre XI des Confessions, il retrouve le poème de la mémoire qui est à l'origine de la pensée moderne de la temporalité chez Heidegger et Sartre.

Un homme peut-il se loger tout entier dans son œuvre, en faire son séjour ? Lyotard interroge le non-lieu de l'œuvre , elle devient espacement comme de lieu de l'autre : mieux

encore, à devenir l'autre : toi. Qu'importe le lieu qui m'est propre, auquel je suis destiné par ma nature. Il importe seulement de devenir totalement ce qui nous emporte, c'est-à-dire l'amour, il n'y a que cela qui fait le poids. Ce sont les paroles d'Augustin, à mettre en exergue de sa propre mort : « Le feu monte, la pierre tombe Mon poids c'est mon amour; en quelque endroit que je suis emporté, c'est lui qui m'emporte. » Les confessions, XIII, ix.

Bloc. : Jean-François Lyotard, *La Confession d'Augustin*, Galilée, 1998, 137 p.

¹. Philippe Lançon, Libération, 23/11/96

². Publiée dans La Revue des sciences humaines, no. 248.